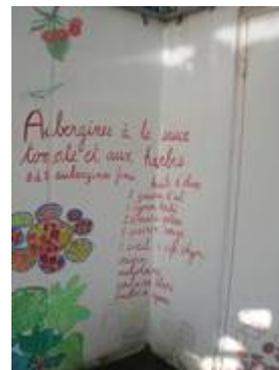


# FLORÉAL



Floréal n° 70  
Avril 2015  
Nature et Culture  
64 rue Georges Clemenceau  
85270 Saint Hilaire de Riez  
[nec85270sthilaire@gmail.com](mailto:nec85270sthilaire@gmail.com)  
[www.natureetculture85.fr](http://www.natureetculture85.fr)  
Directeur de publication :  
Bernard Taillé  
Rédacteurs : C. A. de NeC  
et Jean-Paul Bouffet  
Photos des adhérents

Parc potager de la Fournillière  
à Nantes,  
randonnée du 14 décembre 2014

## **Le parc potager de la Fournillière :**

Dans le quartier Emile Zola, ce site a été longtemps jardiné spontanément par les habitants des environs. Les jardiniers se sont installés au fur et à mesure de l'acquisition des terrains par la ville de Nantes dans les années 1970. L'originalité de la configuration a été façonnée par ces implantations successives de jardins s'étirant le long des petites venelles étroites. L'aménagement par les Espaces Verts de la ville s'est poursuivi de 1997 à 2000, année de l'inauguration ! Ce parc de 3 ha 20 offre aujourd'hui un paysage et un environnement propice à de usages multiples : aires de jeux, mare, verger, jardins familiaux, maison des jardiniers, ruches, aire de repos, jeux de boules...

Il y a 111 parcelles jardinées et une parcelle éducative gérée par l'association « l'outil en main ».

Nadine Boisseleau



### ***Au sommaire :***

<b><i>Editorial de Bernard Taillé</i></b>	<b><i>page 3</i></b>
<b><i>La fourmi et la cigale</i></b>	<b><i>page 5</i></b>
<b><i>Le fleurissement des pieds de murs et d'arbres</i></b>	<b><i>page 6</i></b>
<b><i>La Pelle à Porteau</i></b>	<b><i>page 9</i></b>
<b><i>Ma passion pour les oiseaux ?</i></b>	<b><i>page 11</i></b>
<b><i>Le titan et la pomme</i></b>	<b><i>page 14</i></b>
<b><i>Louis de La Rochejaquelein</i></b>	<b><i>page 19</i></b>
<b><i>Féminins et Masculin en questions</i></b>	<b><i>page 20</i></b>
<b><i>Installation de ruches</i></b>	<b><i>page 22</i></b>
<b><i>Joyeux ! Hilaire de Poitiers</i></b>	<b><i>page 25</i></b>

## Méditer

Il y a 36 façons de penser. Mon dictionnaire de synonymes (Libre Office) en compte même 45.

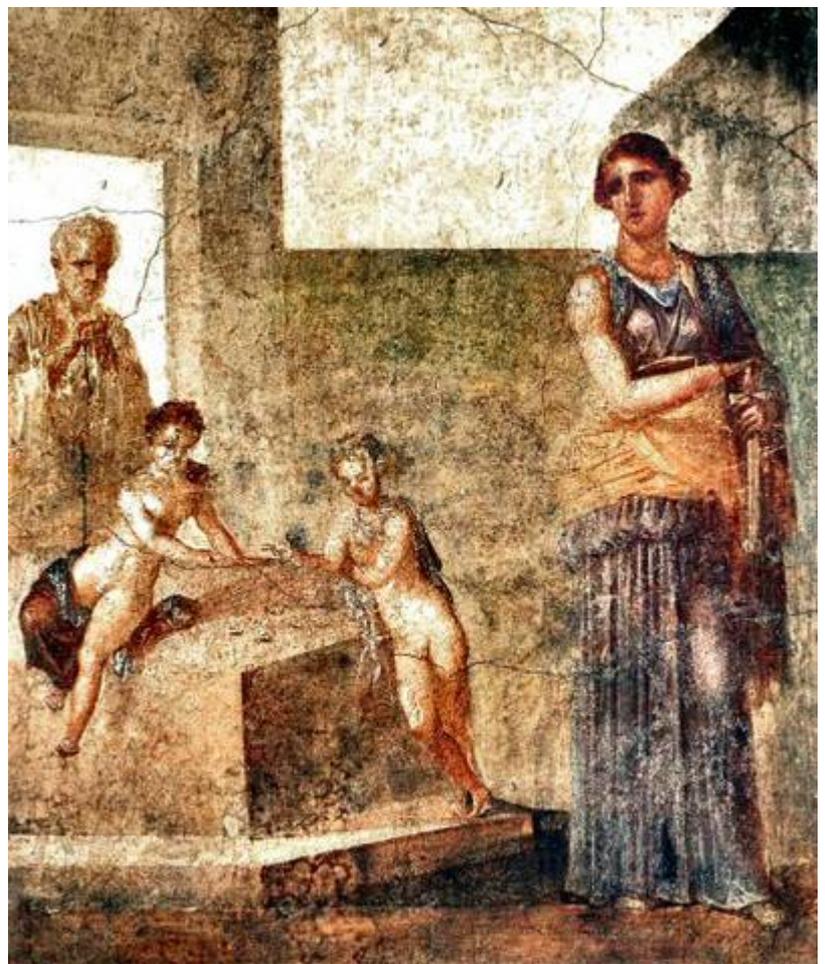
Arrêtons-nous cette fois-ci sur le verbe « méditer ». C'est, selon le cas, penser en profondeur avec une forte concentration, ou au contraire se relaxer avec une attention flottante.

Méditer. Le verbe a d'emblée plusieurs connotations qui apparaissent dans sa racine même : Médée, médecine, méditer.

Médée, petite fille du soleil, nièce de Circé, magicienne elle-même. Elle préparait des onguents (lipides et cires aromatisées fondant à la chaleur de la peau ou des muqueuses), des oints (huile parfumée, *christos* en grec, cf. le Christ : celui qui est oint), des baumes (résines) et des poisons. Ainsi, elle distribuait poisons et re-mèdes (*phar-makon* en grec), les deux faces de notre pharmacie. Et elle est ainsi à l'origine de la Médecine.

Sur un tableau mural de Pompéi (maison des Dioscures) actuellement au musée archéologique de Naples, Médée médite. Elle ne rêve pas, elle songe : elle est partagée, déchirée.

Va-t-elle se venger de son mari infidèle ? Ses deux mains (re)tiennent son épée. C'est qu'elle pré-médite : elle va bientôt tuer ses enfants, des enfants qui jouent aux osselets. Les osselets, ce sont les os de la cheville du mouton ou de la chèvre, ancêtres des dés. Le précepteur des enfants, *Tragos*, veille sur eux. *Tragos*, le bouc qu'on écartèle pendant les Fêtes de Dionysos. Tout est en place dans ce tableau pour la *tragédie*.



Le royaume Mède, au temps de sa plus grande extension (600 av. J.-C.).  
La langue mède est l'ancêtre du kurde.  
Dans la fresque, Médée « est exactement le temps suspendu avant l'orage...

*Dans le moment que montre la peinture, on ignore encore l'action qui va survenir» (Pascal Quignard, Sur l'image qui manque à nos jours, 2014, © Arlea).*

Orage, tempête (*storm* en anglais) dans le cerveau : c'est, d'une toute autre façon, ce que nous allons vous proposer ce premier mardi du moi de mai. *Brainstorming*, disent nos voisins anglais, moyen inventif que nous avons déjà utilisé dans l'histoire de notre association et qui est à l'origine par exemple de la section « Philosophiture » (devenue « Moments culturels »).

Heureusement, nous ne sommes pas déchirés, encore moins écartelés. Parfois, nous sommes simplement partagés entre plusieurs solutions. Il nous faut alors penser en profondeur. Mais devant les contradictions, notre attention flotte, à la recherche d'un repère plus solide. Tout ceci constitue l'un des processus créatifs majeurs.

Dans un premier temps, nous listerons toutes les propositions sans les critiquer, avec l'idée qu'il faut du trop pour faire de l'assez. Puis nous prioriserons, notamment avec l'implication responsable de chaque acteur et en fonction des possibilités que nous offrent nos statuts et nos moyens financiers.

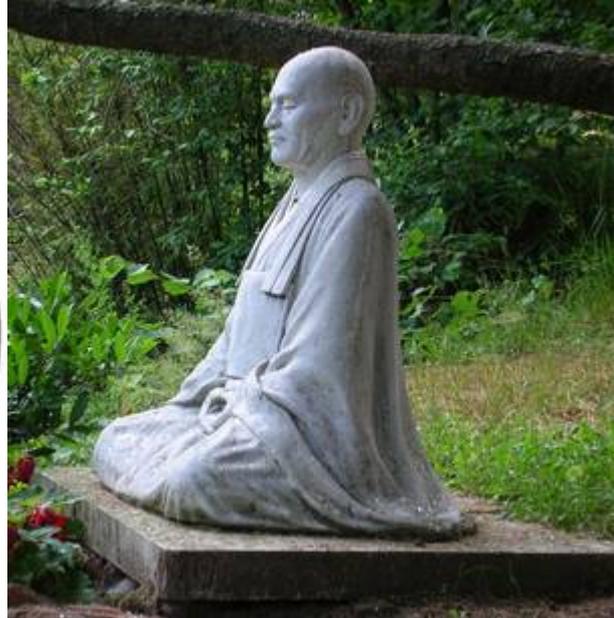
En mai, fais ce qu'il te plaît.

Bernard Taillé

### *2 figures à méditer*



*Méduse  
Le Caravage (1571 - 1610)  
Musée des Offices, Florence*



*Statue de  
Taisen Deshimaru (1914 - 1982)  
en zazen (posture de méditation assise)*

# La fourmi et la cigale



Une fourmi fait l'ascension  
d'une herbe flexible  
elle ne se rend pas compte  
de la difficulté de son entreprise



elle s'obstine la pauvrete  
dans son dessein délirant  
pour elle c'est un Everest  
pour elle c'est un Mont Blanc

ce qui devait arriver arrive  
elle choit patatratement  
une cigale la reçoit  
dans ses bras bien gentiment



eh dit-elle point n'est la saison  
des sports alpinistes  
(vous ne vous êtes pas fait mal j'espère ?)  
et maintenant dansons dansons  
une bourrée ou la matchiche

Raymond Queneau (1903-1976)  
*Battre la campagne*  
aux éditions Gallimard, 1968



Comme Queneau inventait l'adverbe *patatratement*, j'ai pensé qu'il créait la *matchiche*. Wikipedia.org m'apprend que la *matchiche*, *matichiche* ou *maxixe*, parfois appelée *tango brésilien*, est une danse née à Rio de Janeiro au Brésil en 1868, à peu près au moment où le tango se développait en Argentine et en Uruguay.

Pourquoi Raymond Queneau ne parle-t-il pas de maraichine plutôt de citer la *matchiche* ? Ne connaissait-il pas la danse locale ? Il fut pourtant mobilisé en Vendée durant le début de la seconde guerre mondiale.

Jean-Paul Bouffet



*La cigale et la fourmi* de Jean de La Fontaine, illustrée par Louis Maurice Boutet de Montvel (1851-1913)

# Fleurissement des pieds de murs et pieds d'arbres

Lors d'une rencontre avec M. le Maire en juin dernier, nous avons évoqué un projet de fleurissement des pieds de murs et pieds d'arbres. L'idée est de substituer aux sauvages des rues des plantes choisies pour leur intérêt esthétique.

Une première réunion préparatoire a eu lieu en août avec les services techniques : Espaces verts, Voirie et Développement durable.

Voici, reformalisées après ces deux réunions, nos propositions pour ce projet.

## Constat

Depuis 2012, il n'est plus question de désherbage chimique des pieds de murs à Saint-Hilaire de Riez et ailleurs.

Les « Sauvages des rues » (pour reprendre l'expression du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris) se sont donc installées : elles sont perçues comme inesthétiques par la plupart des citoyens, et peuvent entraîner, par une prolifération non maîtrisée, de réelles nuisances à certains endroits.

D'où le désherbage thermique réalisé actuellement : selon M. le Maire, c'est un système coûteux en main d'œuvre car il faut toujours le recommencer. Il nous a dit son intérêt pour notre proposition et a déclenché la réflexion au niveau de la délégation à l'environnement et au littoral (Mme Viaud, adjointe au maire).



## Réflexion et propositions

Les pieds de murs sont très différents suivant leur orientation, la proximité avec le littoral, la qualité du mur et la nature du revêtement sur le trottoir.

Une expérience de revégétalisation devra tenir compte de tout ceci :

- Des essais seront réalisés selon les quatre expositions par rapport aux murs : Sud, Ouest, Nord, Est. On devrait constater des différences selon que les plantes seront plutôt insensibles à la sécheresse (plantes xérophiles), aux embruns marins (plantes plus ou moins halophiles), au soleil (plantes héliophiles et thermophiles) ou à l'ombre (plantes sciaphiles).
- On peut aussi anticiper que, par la proximité avec le ciment (= argile + calcaire) des murs, très peu de plantes acidophiles pourront s'implanter. Au contraire, sauf exceptions (trottoir sans mur délimitant), les plantes alcalophiles (ou calcicoles) seront plutôt à l'aise.

Pour autant, il serait étonnant que l'on trouve véritablement des plantes extrémophiles, et l'on ne constatera sans doute que des nuances dans l'expression de la végétation.

- La profondeur des substrats est minime. L'expérience des pieds de murs ici et là montre de ce point de vue la très bonne implantation des sedums et autres joubarbes, et aussi des roses trémières dont les racines s'insinuent dans la moindre anfractuosité.

- La spécificité des pieds d'arbres est la sécheresse, et souvent l'ombre projetée par le feuillage, quelle que soit l'exposition. Là aussi, une végétation spécifique sera recherchée.

Un examen attentif de la flore locale permettra une bonne acclimatation. Citons par exemple :

- près de la mer, le pavot jaune (*Glaucium flavum*), la queue de lièvre (*Lagurus ovatus*), l'immortelle des dunes (*Helichrysum stoechas*), l'armérie maritime (*Armeria maritima*), le poivre des murailles (*Sedum acre*), etc.

- la flore des friches, bien adaptée aux conditions de pieds de murs, fournira quelques-unes de ses pépites : lotiers (*Lotus corniculatus* par exemple), marguerite (*Leucanthemum vulgare*), compagnon, verveine officinale...



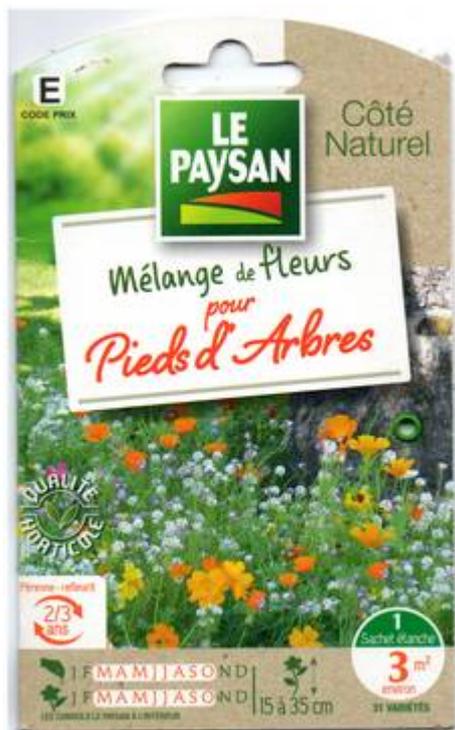
- les giroflées, centranthe rouge, différents orpins (*Sedum species*) devraient s'adapter facilement ainsi que d'autres plantes spécifiques des murs de pierre et des milieux secs.

Toutes les possibilités de la flore horticole seront explorées, sous forme de mélange tels qu'on en trouve désormais facilement dans le commerce (jachère fleurie et différents mélanges aux noms les plus divers : voir ci-contre).

L'idée d'utiliser des mélanges permet d'expérimenter sans aucun *a priori* et de faire des découvertes inattendues, sinon surprenantes (exemple d'installation réussie de coréopsis annuels).

Seules les plantes à tubercules (dahlia par exemple) seront sans doute impossibles à implanter, sauf contexte très particulier. Par contre, certaines bulbeuses seront tentées, comme le crocosmia dans des situations jugées favorables.





D'autres vivaces comme le Nepeta paraissent d'une implantation aisée et permettent des touches de couleurs intéressantes. Les Cheveux d'ange (*Stipa tenuifolia*) d'ancrage simple et autres graminées bien choisies pourront agrémenter certains ensembles.

On évitera les arbustes comme le Buddleia ou le Baccharis halimifolia qui seraient pourtant d'enracinement facile... trop facile et destructeur pour le substrat.

Au total, il s'agit bien d'une situation expérimentale pour la première année, menée par quelques personnes motivées et soutenues par notre association NATURE ET CULTURE qui pourra fournir graines et plants. Ces personnes s'engageront à maintenir leur pied de murs dans un état d'entretien acceptable, et somme toute meilleur que dans le cas d'une végétation spontanée.

Une affichette en bas de mur préviendra les agents d'entretien de la voirie et la population de la démarche initiée à ces endroits, et évitera la mésaventure d'espaces détruits par l'eau chaude ou la vapeur pressurisée.

## Conclusion provisoire

Il s'agit encore une fois d'une expérimentation, et toutes les conclusions seront consignées dès l'automne pour un ajustement l'année suivante.

Gageons que nous ferons ainsi progresser la biodiversité et le sentiment esthétique qui peut lui être liée, et que ceci contribuera à terme à développer l'image de notre ville comme station nature.

Le 09/02/2015  
Bernard Taillé,  
responsable de la section Botanique

*Info de dernière minute :*

*Histoire, Culture et Patrimoine en Pays de Rié organise ce mardi 28 avril une séance de clôture sur le thème de la Toponymie.*

*Renseignements complémentaires : [hcpderie@laposte.net](mailto:hcpderie@laposte.net)*

## La Pelle à Porteau



L'avenue de La Pelle à Porteau : drôle de rue. D'un côté, on est à Saint-Hilaire-de-Riez, de l'autre à Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Côté pair, on est Hilairois, côté impair (de la rue des Bussoleries à l'avenue du Terre Fort), on paye ses impôts avec les Gillocruciens.



Drôle de nom.

La graphie suggère l'hypothèse populaire que l'on m'a communiqué ainsi : il s'agissait, au 19<sup>ème</sup> siècle, d'un certain Porteau (il existait encore au moins 3 personnes - ou familles - avec ce nom à Saint-Gilles-Croix-de-Vie en 1987, 4 personnes dans le canton actuellement, selon l'annuaire téléphonique Pages Blanches) qui avait l'habitude de laisser traîner ses outils. D'où l'expression maintes fois prononcée dans le quartier : « Tiens, c'est encore la pelle à Porteau ».

Trivial, rétorque, au début du 20<sup>ème</sup> siècle, Henri Renaud, notaire soucieux de donner à ce lieu un peu de respectabilité : Pelle à Porteau, cela vient du portugais : la pella porto, c'est la porte du port, affirme-t-il. D'ailleurs, le bout de la rue ne donne-t-il pas sur l'embouchure de la Vie ?

Cette hypothèse, la plus répandue il y a 30 ans, demandait quelques explications et vérifications. Voici la contribution fournie à l'époque par Monsieur Jutard, professeur d'Espagnol à La-Roche-sur-Yon :

*La Pelle à Porteau, c'est la rue qui conduit au port. Il faut remonter à l'espagnol et au portugais pour expliquer ce toponyme.*

*Para : vers, en espagnol et portugais. Donc, à l'origine, on a eu :*

*1. la rue Para Porto : portugais – galicien ou la rue Para Puerto : Espagnol.*

*Origine du mot Porteau*

*Dès l'origine, à mon avis, on a entendu le mot Porto. Il ne faut pas oublier que les marins espagnols qui viennent sur nos côtes sont du Pays Basque ou de la Galice. Or le galicien, même à l'heure actuelle, est une langue qui a plus d'affinités avec le portugais qu'avec le castillan qui s'est imposé au reste de l'Espagne sous le nom d'espagnol. Puis on a orthographié le to en teau, à la française, d'autant plus que cette forme eau est très courante en Vendée.*

*Comment est-on passé de Para à Pelle à ?*

*En phonétique espagnole, le /r/ et le/l/ ont le même point d'articulation. Ce sont deux consonnes alvéolaires . Par conséquent, dans la langue parlée, le /r/ roulé espagnol ressemble très fortement à un /l/ (on conseille à ceux qui ne parviennent pas à rouler le /r/ de le prononcer comme un /l/).*

*Les gens de notre région ont donc entendu et dit :*

*2. Pala porto*

*D'autre part, toujours pour des raisons phonétiques, le /a/ aura été peu à peu confondu avec le /e/ ouvert. En effet, le /a/ espagnol devant un /l/ déplace légèrement son point d'articulation pour devenir plus ou moins vélaire. Il se rapproche donc beaucoup du /e/, d'autant plus que celui-ci, au contraire, devant un /l/, s'ouvre (les élèves confondent souvent al et el). Donc, peu à peu, on a entendu et dit :*

### 3. Pel... à Porto

*Il est évident que le sens de cette expression se sera perdu peu à peu. L'expression Pel à Porto ne disant absolument plus rien, on l'a remplacé par :*

### 4. Pelle à Porteau

*expression beaucoup plus imagée et à laquelle on peut trouver un sens qui, bien entendu, n'a rien à voir avec son sens étymologique.*

Voici donc ce que l'on pouvait écrire il y a 30 ans. Je vous livre, sans commentaires, le résultat, fort plausible, de mes recherches récentes avec un logiciel de traduction en ligne, tel que l'on en dispose en ce début de 21<sup>ème</sup> siècle (le résultat, avec la même orthographe, est le même à partir du portugais) :



Littéralement : appels (apela) du port (porto)...

Au début du siècle dernier, le Docteur Baudoin a proposé une toute autre histoire. Il y avait là une petite écluse destinée à maintenir les eaux de pluie nécessaires au jardin du prieuré des Bussoleries. C'était une pella, c'est-à-dire une écluse à porte de bois, dite pelle depuis (palle en parler local). Et Baudoin rajoute : c'était l'écluse du petit port (portellus), ou d'un sieur Hyacinthe Porteau, seigneur des Bussoleries en 1749.

### **D'un côté, de l'autre**

Étymologie, du grec *étumos* : vrai.

Étymologies « rivales » comme les *rives* d'une même *rivière*, et « concurrentes », qui *courent ensemble* vers une vérité première souvent inaccessible. Recherche infinie entre l'anecdote populaire et l'affirmation savante, dialogue incertain entre la phonétique et l'histoire, quête improbable du document primitif...

**Entre les étymologies rivales  
coule le flot calme de la poésie**

Bernard Taillé

## D'où me vient cette passion pour les oiseaux ?

C'est un retour aux sources, c'est une histoire aussi longue que ma vie. En réalité, je ne suis pas venu aux oiseaux, je suis né au milieu d'eux.

J'ai vu le jour dans un petit hameau du Pays de Retz au bord d'un marais. De ce fait dès ma plus tendre enfance, j'ai été entouré par un monde animal que j'aimais beaucoup, avec toutefois une préférence pour les animaux insaisissables, et surtout la gent ailée.

Durant ma scolarité, je passais le plus clair de mes temps libres du jeudi et des vacances scolaires, jours bénis, à emprunter les chemins creux, longer les nombreuses haies séparant les champs ou explorer les taillis, armé de mon lance-pierres, à la recherche du moindre gibier. Il m'arrivait aussi de rester des heures, immobile, dissimulé par des branchages au bord d'un étang, observant les poules d'eau qui sillonnaient entre les nénuphars et plongeaient la tête sous l'eau pour aller y chercher leur nourriture, la satisfaction était plus grande encore lorsqu'une mère venait y promener sa couvée de poussins noirs avec leurs petits becs rouges, rythmant cette promenade de ses incessants "pouic... pouic...", tout en balançant par à coups la tête d'avant en arrière. Cet étang était aussi le rendez-vous de nombreux autres oiseaux : les pigeons qui se chamaillaient avec les pies, les corbeaux qui, du haut des grands chênes, se tenaient de grandes conversations de leur voix rauque, les merles, les grives, diverses mésanges, les troglodytes qui refaisaient sans cesse le même parcours dans les buissons épineux, relayés par les rouges-gorges, il y avait aussi d'autres petits oiseaux plus ou moins colorés que je ne connaissais pas.



*Poules d'eau*

Il y avait aussi un moment prisé de la journée : c'était le moment d'agrainage des poules et autres animaux de basse-cour de la ferme voisine. A cette époque, tous ces animaux vivaient dans la liberté la plus grande autour des bâtiments de la ferme et dans les prés voisins. Durant la journée, ils se nourrissaient de ce que mère nature pouvait leur offrir. Toutefois un complément en graines de blé ou orge et avoine leur était distribué à la volée dans la cour, en soirée, à heure régulière. Pour cette restauration, il n'était pas besoin de battre le rappel ni de s'égosiller pour rassembler les convives. Un bon moment avant le cérémonial, tous les animaux à plumes de la ferme se dirigeaient vers le bâtiment de stockage de la réserve à grains et lorsque la fermière arrivait pour le service, c'était la ruée. Mais ce moment n'était pas attendu seulement par les animaux de la ferme, les moineaux friquets, les pinsons, et autres pique-assiettes étaient rassemblés depuis longtemps dans la haie d'au-bépine qui bordait la cour, et dans un grand concert de piailllements attendaient avec

grande impatience que la fermière quitte les lieux pour se glisser entre les poules et picorer quelques graines. C'était le moment rêvé pour voir au plus près ces oiseaux inapprochables le reste de la journée. Très souvent avec mon voisin, qui était un peu plus jeune que moi, nous nous cachions du côté de la meule de paille avant l'agrainage pour voir ces moineaux de plus près.

L'hiver était aussi une période merveilleuse, l'eau venait recouvrir les marais jusqu'à quelques centaines de pas de la maison, ce qui me donnait la vision d'un immense lac. C'était alors les grands rassemblements de mouettes et goélands. On pouvait régulièrement y voir des bandes d'oies, des courlis, des canards. Lorsque les marais étaient gelés, nous pouvions observer les vanneaux. C'était à mes yeux l'oiseau qui représentait le plus les voyages lointains, avec son masque blanc et sa huppe effilée, il me paraissait mystérieux. Le vanneau est toujours un oiseau qui me fascine et que j'ai plaisir à voir.



*Vanneau huppé*

En hiver c'était la période de la coupe du bois de chauffage pour l'année suivante, et aussi du débroussaillage des haies, remuer ces végétaux c'était aussi déranger les insectes et mettre à jour nombre de petites graines, pour le bonheur de nos amis à plumes. J'aimais beaucoup retrouver sur son chantier ce voisin qui me parlait beaucoup des oiseaux, que l'on pouvait voir autour de nous et il n'en manquait pas : rouges-gorges, mésanges, verdiers et autres qui se chamaillaient à qui mieux mieux un vermisseau ou autre friandise. Ce brave grand-père donnait un nom à chaque oiseau, il me faisait voir comment construire des pièges pour capturer les merles et les grives, il m'expliquait pourquoi il ne fallait pas faire de mal aux mésanges. J'étais toujours dans mon environnement : nature, oiseau.

Puis j'ai quitté mon petit village du Pays de Retz pour aller étudier dans un institut de la Mayenne. De cet institut je garde le souvenir d'un immense parc et aussi de la vue magnifique que j'avais de ma salle de classe. La classe était au premier étage et donnait sur la cour d'honneur dans laquelle paraient deux immenses Araucarias (appelés aussi Désespoirs des singes vu les écailles piquantes qui garnissent ses branches) : leurs mille bras épineux étaient le refuge d'une multitude d'oiseaux du plus petit au plus gros qui offrait un spectacle permanent. Je vous assure que je trouvais ce spectacle naturel beaucoup plus captivant que les indigestes cours d'anglais...

Les aléas de la vie m'ont ensuite quelque peu détourné de cet attrait pour les oiseaux et je me suis dirigé un peu vers la photo. Lorsque j'avais une vingtaine d'année, j'ai vendu ma carabine pour acheter un appareil photo, les techniques n'étaient pas celles d'aujourd'hui, et la photo d'oiseaux, à cette époque, avec mon matériel pas la peine d'y penser. J'ai continué toute ma vie à pratiquer un peu la photo.

L'arrivée du numérique m'a rangé mes reflex argentiques au placard. Réinvestir dans le numérique avec un matériel équivalent nécessitait un effort financier que je n'étais pas prêt à faire. Puis un jour, j'ai eu besoin d'une photo dans l'urgence, mon épouse m'a offert un

bridge avec un zoom X10. La maniabilité et les capacités de cet appareil ont commencé à réveiller cet attrait pour les oiseaux qui sommeillait au fond de moi. Mais le véritable élé-

ment déclencheur fut la découverte de ce bridge avec zoom X42, léger, performant, économique. L'un de mes premier clichés : une aigrette avalant un poisson saisie à plus de 200 mètres, ça y est, j'étais piqué pour de bon. Je pouvais approcher par l'image ces insaisissables créatures de la gent ailée.

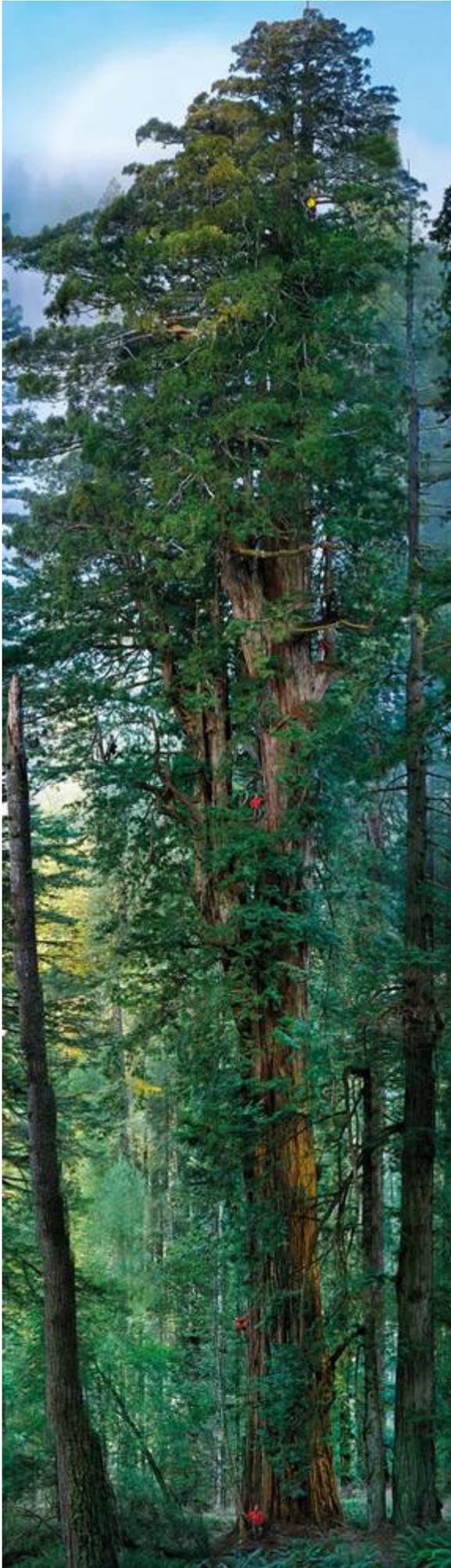


*Aigrette garzette*

J'ai commencé à photographier tout ce qui a des plumes d'abord sur la côte et en marais, c'est plus facile en terrain découvert. Puis un jour un ami m'a glissé gentiment : « Si tu mettais un nom sur tes oiseaux, ça ne serait pas mal non plus ! »

Et maintenant me voici complètement plongé dans cette diversité immense de couleurs, de plumes, de pattes et de becs. Ils étaient là tout près et je ne les voyais pas et ceux que je voyais étaient tous semblables, quel plaisir de les découvrir et de partager.

Joseph Martin



## LE TITAN ET LA POMME

Le voilà ce titan : un Séquoia vivant en Californie à Prairie Creeks Redwoods State Park, âgé sûrement de plus de 1500 ans.

Cette photographie est une mosaïque de 84 images publiée sur le site *nature.com* avec l'autorisation de Michael Nichols, National Geographic Creative. Les petits hommes en rouge et jaune dans l'arbre nous donne une échelle de hauteur : 95 mètres soit la hauteur du 2<sup>ème</sup> étage de la Tour Eiffel.

De qui s'agit-il ?

De *Sequoia sempervirens* Endl. (abréviation d'Endlicher, (1847) appelé communément aux Etats-Unis d'Amérique Sequoia redwood, Coast redwood ou encore Redwood tout court, et chez nous Séquoia, Séquoia à feuilles d'if, Séquoia sempervirent ou encore Séquoia toujours vert.

Dans la famille *Cupressaceae*, il appartient au genre *Sequoia*, dont il est la seule espèce.

A ne pas confondre avec *Sequoiadendron giganteum* (Lindl.), un cousin pourrait-on dire du Redwood.

Le nom de genre *Sequoia* vient de l'orfèvre cherokee Sequoyah, ᏍᏏᏉᏯ, Ssequoyah en langue cherokee, ce qui veut dire opossum, également connu sous le nom de George Guess, Guest ou Gist, né vers 1767 et mort en juillet ou août 1843. Il est inventeur de l'alphabet cherokee, qui sera utilisé par l'ensemble de la nation Cherokee partir de 1821. Il permettra la parution du premier journal en langue amérindienne : le "Cherokee Phoenix". L'alphabet cherokee sera également utilisé pour la rédaction de la Constitution Cherokee. Le peuple Cherokee n'apprendra sa mort qu'en 1845, soit deux ans avant qu'Endlicher associe son nom aux plus grands arbres du monde.

Pourquoi le botaniste autrichien Stephan Ladislaus Endlicher (1804-1849) dédicaça-t-il à Sequoyah ces arbres ?

Il faut savoir qu' Endlicher était non seulement botaniste mais aussi linguiste et grammairien. Vu l'œuvre accomplie par Sequoyah, le choix d'Endlicher paraît évident.

Les indiens de la Sierra Nevada vénéraient les séquoias comme étant les piliers du monde, tenant le ciel, autour duquel tout avait été créé. Ils l'appelaient aussi l'Arbre Phénix pour sa faculté à résister

aux incendies et à renaître de ses cendres. La force et la persévérance du chef cherokee sont-elles associées à ces arbres géants. Peut-être y a-t-il là d'autres raisons au choix d'Endlicher ? Et même si le doute subsiste quant à la motivation d'Endlicher dans la dénomination de *Sequoia*, le nom du chef indien est désormais associé au nom de l'arbre.

Ces arbres sont parmi les plus grands sur terre.

En effet le séquoia toujours vert peut mesurer et dépasser les 100 mètres de hauteur avec des diamètres à la base de 8 mètres. On connaît 37 séquoias de plus de 110 m et 47 de plus de 105 m (Michael Taylor 2009).

Un sujet avec 115,55 mètres de haut a été identifié le 8 septembre 2006 par le chercheur Chris Atkins et le naturaliste Michael Taylor dans une zone reculée du Parc national de Redwood achetée en 1978 sous l'administration Carter . Le lieu exact de la découverte n'a pas été révélé au public pour éviter la fréquentation et la destruction du site et de son environnement.

Il a été dénommé "Hyperion" : dans la mythologie grecque, c'est le nom de l'un des Titans, ces divinités géantes engendrées par Ouranos, le Ciel, et Gaïa, la Terre ; ce Titan est assimilé au Soleil. Aujourd'hui ce séquoia sempervirent est considéré comme l'arbre vivant le plus haut du monde.



un séquoia du parc national Redwood

en Australie, un eucalyptus dénommé "Ferguson Tree" a été mesuré à 132 m 60. Des eucalyptus de 127 m et plus ont été abattus dans le passé.

L'arbre le plus haut du monde autre qu'un séquoia est un eucalyptus nommé "Icarus Dream" de 101 m découvert en janvier 2005 près de Hobart en Tasmanie, dépassant "Centurion" et ses 99 m 60.

Deux autres espèces d'arbres atteignent ou dépassent les 100 m de hauteur : les douglas, *Pseudotsuga mensiezii*, et les épicéas de Sitka, *Picea sitchensis*. Les séquoia géants, *Sequoiadendron giganteum*, ne sont pas aussi géants que leur nom l'indique : les deux plus grands sont le "General Sherman" avec 83 m et le "General Grant" avec 81 m 72 de haut.

La question que l'on se pose bien évidemment est la suivante : quelle est la hauteur que peut atteindre un arbre ?

Voici une explication dans un texte de Marc Meyer, (Bruxelles, février 2012, sur [www.sequoias.eu](http://www.sequoias.eu)) :

*Quelle est la hauteur maximale potentielle d'un arbre géant?*

En 2006, la sensationnelle découverte d'"Hyperion" et de deux autres géants proches, "Helios" et "Icarus" fixait le record de hauteur chez les arbres au-delà de 115 m de haut. Ces trois champions déboulonnaient le "Stratosphere Giant" avec ses seulement 112 m 83.

Mais les *Eucalyptus regnans* de la vallée du Styx en Tasmanie concurrencent les séquoias car ils peuvent atteindre une hauteur de 100 m et plus. Vers 1871, dans la région de Victoria

*L'état de forme d'Hyperion et la taille des forêts restant à "ratisser" permettent de croire que ce record pourrait encore être battu dans les prochaines années.*

*Mais une question s'impose tout naturellement : la croissance des arbres a-t-elle une limite ? Et celle-ci n'est-elle pas atteinte dans le cas de ces grands redwoods ?*

*Si ces chiffres sont à prendre avec circonspection, ils permettent en tout cas d'envisager que nos séquoias sempervirens puissent encore grappiller quelques mètres, malgré leur âge avancé (avancé ? Enfin, tout est relatif...).*

*Réponse(s) : entre 130 et 138 mètres !*

*Ce sont les conclusions de deux études universitaires américaines de 2004 et 2008.*

*Le chiffre de 138m qui fût publié en 2008 par l'université d'état de l'Oregon est basé sur l'étude de seize douglas de différentes tailles.*

*Le chiffre de 130m fût publié en 2004 dans une étude conjointe de l'Université d'état de Humboldt (Californie - la seule université au monde à posséder une faculté entièrement dédiée aux arbres géants) et de l'Université de l'Arizona du Nord. Celle-ci se concentrait sur les séquoias sempervirens (redwoods).*

*Les deux études arrivent en fait aux mêmes conclusions : la limite est celle de la hauteur maximale à laquelle l'arbre peut amener l'eau nécessaire au développement de son feuillage.*

*C'est que hisser de l'eau tout au long d'un tronc de plus de cent mètres de haut n'est pas une mince affaire ! Comment cela marche ? C'est ce que je vais essayer d'expliquer ici.*

*L'eau est hissée dans le tronc par le phénomène de capillarité grâce au xylème présent dans le tronc, et plus précisément dans l'aubier. Il faut imaginer ce xylème comme un ensemble de tuyaux ultra fins.*

*Pour expliquer l'ascension capillaire, prenons une paille que nous plongeons à moitié dans un seau d'eau. L'eau va monter dans la paille, malgré que la gravité soit la même dans la paille qu'à l'extérieur de celle-ci. Ceci s'explique par l'adhésion moléculaire : une molécule d'eau est naturellement attirée à adhérer à d'autres molécules, dites de type polaire, qu'elle va rencontrer (dans ce cas-ci, celles de la paroi de la paille, et dans le cas de l'arbre : celle du xylème).*

*Ce phénomène est bien sûr contrecarré par une force inverse : la gravité. Sans d'autres conditions favorables, l'ascension serait assez limitée.*

*Mais un second phénomène lui vient en appui : la cohésion moléculaire (deux gouttes d'eau proches vont naturellement s'attirer pour n'en former qu'une seule. Les molécules d'eau vont donc former une colonne ininterrompue depuis les racines jusqu'aux extrémités de l'arbre. Cette colonne liquide aboutit dans le feuillage. Là, une partie de l'eau s'évapore en surface des feuilles, créant un vide, et donc un appel d'eau vers la surface, appel propagé tout au long de la colonne d'eau.*

*Mais vu la taille que peuvent atteindre les grands arbres, il leur fallait aussi se prémunir de la possibilité d'interruption de ce flux d'eau par l'apparition de poches d'air, apparition favorisée par la pression de plus en plus importante dans le tronc (gravité). Vous avez peut-être déjà pu constater ce phénomène lorsque vous videz un tuyau d'arrosage : des poches se forment entre les flux d'eau. Ce type d'accident est appelé embolie du xylème et est aussi dangereux pour l'arbre que ne l'est l'embolie pulmonaire pour l'homme.*

*Les arbres se sont donc adaptés. Les tuyaux du xylème se rétrécissent de plus en plus en fonction de la hauteur, et ce grâce à la taille des cellules qui les composent. Ces cellules, des trachéides dans le cas des conifères ont des parois poreuses qui permettent le passage de l'eau de l'une vers l'autre.*

*Les scientifiques ont constaté que ces cellules se faisaient de plus en plus petites au fur et à mesure que l'on s'élève dans l'arbre. A un point tel qu'à une certaine hauteur l'eau ne*

passé plus. Un dessèchement de la cime en résulte, que l'on peut fréquemment observer au sommet des arbres géants.

Le seuil de hauteur maximale d'un arbre se situe donc aux environs des 130 ou 138m selon les deux études.

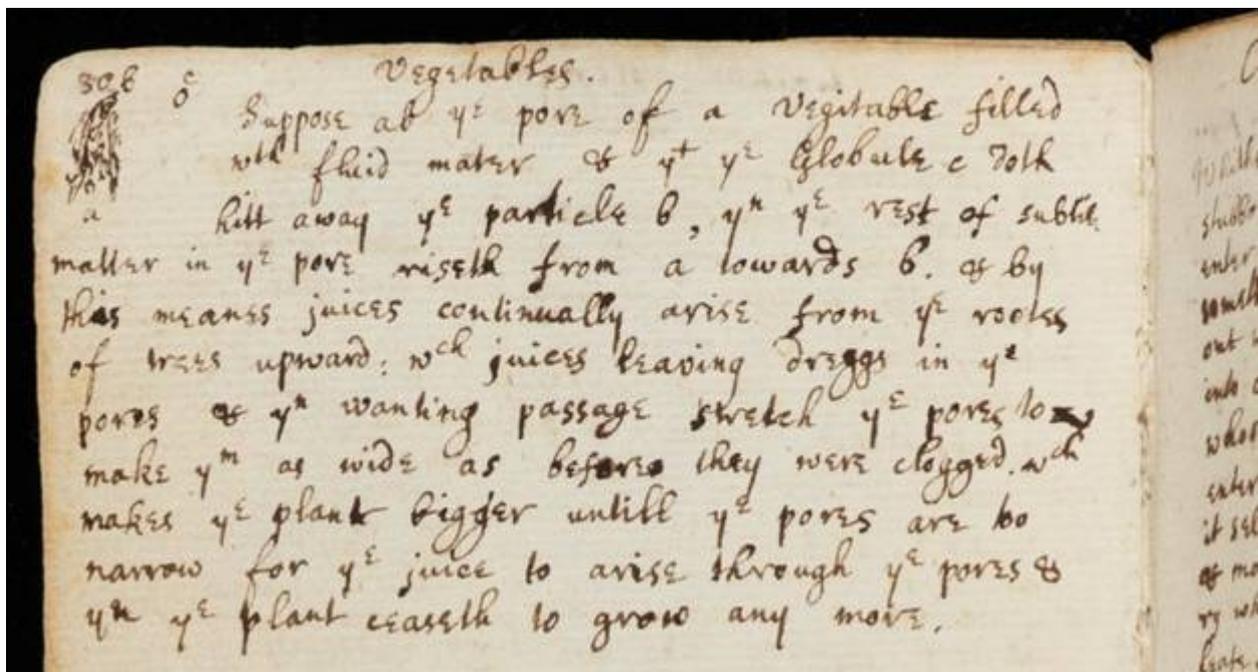
Mais la lettre d'information de Tela Botanica ([www.tela-botanica.org](http://www.tela-botanica.org)) du 5 février dernier publiait une brève qui nous amène, après le titan, à la pomme et c'est cette nouvelle qui a renouvelé mon intérêt pour ce sujet :

Le physicien Newton avait découvert un mécanisme clé des plantes 200 ans avant les botanistes. L'auteur des Principia s'est également intéressé aux plantes comme le révèle une note sur un de ces cahiers d'étude. Il avait pressenti le mécanisme qui permet à la sève et à l'eau de monter à la cime des arbres.

POMME. Difficile de dissocier Isaac Newton (1643-1727) de la fameuse pomme tombée d'un arbre sur la tête du savant et qui lui aurait donné l'idée de sa théorie de la gravitation universelle. A vrai dire, il est difficile d'affirmer que l'événement s'est bien produit, les experts estiment même qu'il est probablement légendaire. C'était pourtant jusqu'il y a peu le seul lien entre Newton et la botanique.

Mais un carnet datant de 1660, écrit alors que Newton venait juste d'entrer au Trinity College de Cambridge, et photographié récemment révèle que dans ses jeunes années le savant s'était aussi intéressé aux plantes. Comme pour le reste... avec génie.

C'est David Beerling, de l'Université de Sheffield, qui a redécouvert cette demi-page calligraphiée par Newton tirée d'un de ses carnets d'étude et conservée par la Bibliothèque de l'université de Cambridge. Elle est titrée « Vegetables » et aborde la problématique de la diffusion des flux (eau et sève) dans une plante, de la racine aux feuilles. La découverte est rapportée dans un article publié dans la revue Nature Plants.



Une partie du manuscrit de Newton traitant de botanique. © Syndics of the Cambridge University Library

EVAPORATION. Depuis 1895, une théorie baptisée cohésion-tension explique la montée de l'eau et de la sève dans un végétal selon un mouvement qui s'oppose à la gravité par l'évaporation au niveau des feuilles. En chauffant les feuilles, le soleil provoque une perte

d'eau par évaporation qui crée une différence de pression entre le sommet de la plante et les racines. Ce différentiel engendre une tension qui permet à l'eau et à la sève de monter en s'opposant à la gravité.

C'est quasiment le processus décrit par Newton, avec ses termes, dans ce petit texte écrit plus de 200 ans avant la formulation de cette théorie. On ne sait pas dans quel contexte il a été rédigé. David Beerling suppose que le savant avait construit un microscope et devait étudier l'anatomie des plantes à ses heures perdues. Il a ainsi observé le xylème dans lequel circule les flux dans la tige qu'il a nommé stomate.

Le chercheur précise qu'il n'y a rien d'étonnant au fait que Newton est mis au point un microscope puisqu'il s'intéressait aussi à l'optique et qu'il a construit quelques années plus tard un télescope à objectif réflecteur qui porte aujourd'hui son nom. Quant à sa capacité à pressentir une découverte 200 ans avant qu'elle soit effective, « cela s'appelle tout simplement le génie » résume-t-il.

Revenons à nos séquoias ou redwood, aux douglas et autres épicéas de Sitka. Ces espèces et d'autres vivent ensemble dans des forêts que l'on appelle forêts cathédrales. C'est le type "forêt pluviale humide", la rainforest en anglais. Là ces conifères trouvent l'ambiance et le climat qui leur convient. Car craignant le gel, l'excès de soleil et les vents violents, ces arbres aiment les milieux humides, une pluviosité abondante et un brouillard persistant. En effet, ils captent de 20 à 25 % de l'eau qui leur est nécessaire par leur feuillage persistant toute l'année.



Leur habitat

*brume côtière à Humboldt Redwoods State Park Californie*

naturel se situe sur une étroite bande côtière en Californie, du sud de Monterey à la frontière de l'Oregon, soit environ sur 700 km de long et sur 70 km de large. Voilà pourquoi ces titans croissent là.

Mais une autre raison permet aux séquoias toujours vert de grandir autant est leur résistance aux incendies grâce à leur écorce très épaisse. Ce sont des arbres pyrophytes. Les incendies réduisent le couvert forestier et provoquent l'ouverture de leurs cônes : les graines peuvent ainsi s'échapper et les jeunes arbres recevoir toute la lumière dont ils ont besoin.

Une autre raison, mais est-ce la dernière, s'ajoute à cela : le temps. Le séquoia redwood peut vivre jusqu'à 2200 ans et il est fait mention de sujets disparus maintenant ayant atteint 2500 ans. Je me souviens avoir vu au Muséum de Paris une énorme rondelle d'un séquoia sempervirent de 2200 ans, offerte par les américains à la France.

Où l'on voit bien que tout cela est effectivement une question de graines sur un sol, d'eau, de lumière et... de temps.

Jean-Paul Bouffet

source : mes livres et divers sites d'internet.

## LOUIS DU VERGIER, MARQUIS DE LA ROCHEJAQUELEIN

Grand défenseur de la Royauté, il fait partie des chefs royalistes des guerres de Vendée (son frère aîné Henri de La Rochejaquelein est également un vaillant combattant).

Louis du Vergier, marquis de la Rochejaquelein est né le 29 novembre 1777 au château de La Durbelière dans les Deux-Sèvres. Après avoir émigré en 1791 avec ses parents au moment de la Révolution, il rejoint la France en 1801 et épouse Victoire de Donnissan.

Il vit sur ses terres mais reste un actif défenseur de la Royauté refusant le ralliement à l'Empire. Sous la Restauration, il devient commandant des grenadiers du roi Louis XVIII.

Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, quelques royalistes prennent les armes contre le « Perturbateur ». Louis de La Rochejaquelein suit Louis XVIII à Gand puis passe en Grande Bretagne, chez des amis, et obtient des secours et des munitions.

Le 16 Mai 1815, les Anglais débarquent sur la côte vendéenne, à la Pelle à Porteau près de Croix de Vie, et livrent fusils, canons et poudre. La Rochejaquelein soutient alors une attaque à Saint Gilles.

L'armée républicaine du Général Travot arrivant de la Roche sur Yon, de La Rochejaquelein fait cesser le débarquement et va au devant de l'ennemi et arrive à Saint Jean de Monts. Une colonne conduite par le Général d'Estève approchant, les vendéens la repoussent par deux fois. Mais au cours de la célèbre bataille des Mattes à Saint Hilaire de Riez, le 5 juin 1815, Louis de La Rochejaquelein est atteint d'une balle dans la poitrine et meurt au plus fort de l'action.

Il est enterré à la hâte, au cimetière du Perrier, puis secondairement à Saint Aubin de Baubigné, sa commune natale, le 8 Février 1816.

Un monument a été élevé à sa gloire au lieu dit "Les Mattes". Il s'agit d'un cénotaphe (tombeau vide).



Louis de La Rochejaquelein s'était marié en 1802 à Marie Louise Victoire de Donnissan, fille du sénéchal de Guyenne issue d'une famille très influente à la cour de Louis XVI. Elle était la veuve du marquis de Lescure, autre chef vendéen, mort en revenant de la Virée de Galerne. Victoire de Danisson, qui avait suivi son mari pendant la guerre de 1793, était retournée après sa mort, dans le Médoc, sa région d'origine.

La marquise de La Rochejaquelein finit sa vie à Orléans où les royalistes avaient été envoyés pour y être jugés en s'occupant d'œuvres de bienfaisance. Elle y mourut en 1857. Elle reste surtout célèbre pour ses mémoires réalistes et très détaillées sur la Guerre de Vendée.



## Féminins et Masculin en questions

nos lundis Philo

**Qu'est-ce qu'être une femme ?** le 6 octobre, par Camille Froidevaux-Metterie, professeur agrégée de science politique à l'Université de Reims

C'était une conférence très « scolaire » (peu de notes prises !)...

Les diverses vagues des mouvements féministes, après avoir dénoncé un enchevêtrement de dominations ainsi que le partage sexué de la société ont permis l'émergence d'un nouvel individu, d'une personne nouvelle : des femmes qui nourrissent les mêmes ambitions que les hommes dans leur vie professionnelle et personnelle, affective, familiale, parentale.

Les transformations de la société, les mutations de la famille ont touché, affecté la condition féminine. De nos jours, "être une femme" est "être une nouvelle condition humaine" et ce n'est pas sans répercussion positive pour la condition masculine, affirme C. Froidevaux-Metterie.

La dualité de la condition des femmes :

- être femme, c'est être un individu de droits pleinement légitime dans la sphère sociale,
- c'est être aussi un sujet de sexe féminin requis dans l'espace intime des relations affectives et familiales.

Ce qui donne aujourd'hui une figure féminine presque inédite qu'il faut sans arrêt « défendre », affirmer !

Nadine Boisseleau et Martine Bouffet

**Les enfants peuvent-ils lire autre chose que « Martine » ?** le 26 janvier, par Edwige Chiroutier, maître de conférence à l'université de Nantes, collabore avec France 5 aux Maternelles, expert auprès de l'UNESCO pour le développement de la philosophie avec les enfants, auteur de « *Philosopher avec les enfants grâce à la lecture de récits* », et de la série « *Les Petits Platons* »

Conférence très vivante et intéressante ! E Chiroutier a pour « religion » d'écouter tous les questionnements, de s'intéresser à tous les étonnements des enfants, de débattre avec eux et de respecter leurs paroles.

La conférencière nous a d'abord dressé un tableau de la place des enfants dans l'Histoire. Au Moyen âge, on méprisait souvent l'enfant, on était indifférent à ces petits êtres. Il n'était pas bon de laisser de la liberté à l'enfant, cela ne pouvait entraîner que du mal. Le peuple obéissait au roi, la femme à l'homme, l'enfant au maître, court résumé des relations sociales de cette époque. Le changement du statut de l'enfant commence vers la fin du 18<sup>ème</sup> avec Jean-Jacques Rousseau : l'enfant est bon, pur et innocent. Puis avec Freud, l'enfant est moins innocent, l'enfant est plus calculateur en fonction de ses besoins psychologiques...

Apprendre à philosopher dès le plus jeune âge contribue à l'éducation à la citoyenneté. La littérature est une excellente médiation pour aborder la philo avec les enfants et pour prendre une distance par rapport aux angoisses, aux pulsions de l'enfant.

E Chiroutier nous a donné de nombreux exemples concrets du rôle important de la littérature enfantine et de tout l'apport de ces contes dans l'imaginaire de l'enfant. A travers ces lectures, la question particulière de la différence entre filles et garçons est abordée avec délicatesse et souvent loin des stéréotypes et dans une notion d'égalité.

Nadine Boisseleau

**Aimer les gens ou aimer le genre ? le 9 mars, animé par Pascal Taranto, agrégé de philosophie, docteur et maître de conférences à Nantes**

Il nous a entraînés à reconsidérer même les évidences les plus établies. Qu'est-ce qu'être une femme ? Qu'est-ce qu'être un homme ? Et qu'en est-il du rapport entre les sexes ? **Aimer les gens ou aimer le genre ?**

- Le genre est un concept utilisé en sciences sociales pour désigner les différences non biologiques entre les femmes et les hommes. C'est un concept culturel.
- Le genre se réfère aux différences sociales, psychologiques, mentales, économiques, démographiques, politiques etc...
- Le sexe fait référence aux différences biologiques entre femmes et hommes, c'est un fait de la nature.

Autrefois le couple hétérosexuel monogame était la norme de la société. Même si maintenant encore notre société est « hétéro normée », cette norme est contestée, dans l'espace public, par différentes pratiques (à deux, à trois, à plusieurs, homosexuel, bisexuel, transgenre...). Ces manifestations variées et diverses de l'amour, du désir nous posent questions sur les vieilles idées de catégories de l'érotisme et de la séduction.

Pascal Taranto nous parle de sortir les comportements sexuels de la morale pour aimer les gens. Sa question est la suivante : peut-on se débarrasser de l'abstraction du genre pour affirmer que ce sont d'abord des êtres particuliers que l'on aime ?

Ce fut une conférence bien dense, fort intéressante et qui laisse la porte ouverte à plein de questions, sur les relations homme/femme, le rôle de la société, la morale, la culture... et nos peurs, peurs de ces changements.

Annie Vigneron

Il a été souvent question lors de cette conférence de la notion de Nature et Culture, le sexe fait de Nature, la construction mentale du genre donc un fait de Culture. Le conférencier a fait une comparaison des préférences sexuelles aux préférences gastronomiques (jouir, manger) : on ne les juge pas ces préférences gastronomiques ! Alors pourquoi juger les préférences sexuelles (bien sur on est toujours dans le respect de l'individu) ?

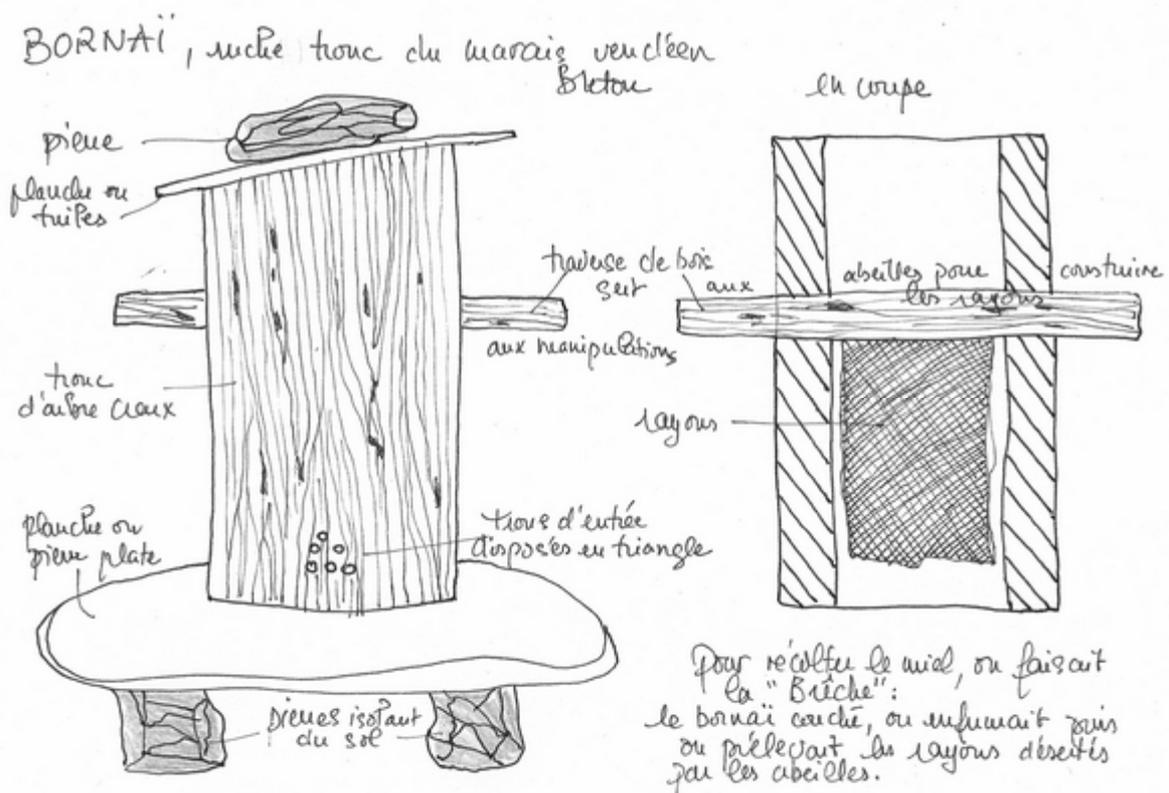
Nadine Boisseleau

## Installation de ruches à visée expérimentale et pédagogique

Le projet est d'installer la première année deux colonies d'abeilles. Elles seront logées dans des ruchettes Dadant à 4 cadres afin de leur laisser le temps de se développer en nombre : c'est une garantie pour faire le maximum de réserves et assurer un hiver confortable.

Ensuite nous pourrons installer deux types de ruches :

- une traditionnelle : la ruche tronc vendéenne, connue ici sous le nom de *bornai*.



Dessin : Jean-Paul Bouffet

- l'autre expérimentale, fabriquée en plâtre ou en argile, voire avec de la chaux.

Nous connaissons les problèmes rencontrés par nos amies :

- Les maladies infectieuses telle que la loque américaine, une espèce de bactéries qui touche spécifiquement les larves de la colonie.
- L'acarien *Varroa*, parasite de l'abeille adulte ainsi que des larves et des nymphes, provoque la mort de la colonie par diminution du nombre.
- Les pesticides, hélas toujours renouvelés sous des appellations différentes, qui provoquent une dérive des abeilles ne retrouvant plus leurs ruches.
- Le frelon (surtout l'asiatique) qui finit par s'introduire dans les ruches quand il a diminué le nombre de gardiennes.

Alors pourquoi ce type de ruches ?

La colonie d'abeilles a une forme naturellement arrondie et cette forme ronde de la ruche en supprimant les angles permet une meilleure visite par les ouvrières et aussi une meilleure communication entre abeilles. Il y a aussi moins de problèmes de régulation de température et moins d'humidité dans la ruche. De plus les entrées peuvent être calculées en diamètre pour interdire l'entrée des prédateurs et faciliter le rôle des gardiennes.

La ruche de forme rectangulaire avec des cadres mobiles a été créée pour faciliter l'exploitation par l'apiculteur et rendre cette dernière plus aisée, la finalité étant de produire du miel, du pollen et de la gelée royale pour en vivre, ce qui n'est pas notre intention dans ce projet.

Parlons maintenant un peu de nos pensionnaires.

Notre but est de développer des colonies à forte population qui sachent se défendre. Nous avons déjà un logement adapté. Il faut maintenant une race qui sache réagir aux problèmes cités ci-dessus. Il existe une abeille noire conservée à Ouessant qui résiste au Varroa et aux pesticides. Un rêve ? En tout cas, il est possible d'installer ici ces abeilles. Il suffit d'acheter une reine noire qui arrive encagée dans un colis postal. Pour la faire adopter par une colonie, on supprime la précédente reine, c'est l'orphelinage, et ensuite on introduit la nouvelle reine encagée dans la ruche. Au bout d'un moment, les ouvrières vont la nourrir et l'on peut alors la libérer.

De plus pour le Varroa, il est intéressant de traiter au moyen d'huiles essentielles en septembre et en février, ceci d'un point de vue expérimental. Ce traitement permet d'éviter l'emploi des antibiotiques.

Notre petit rucher se fera dans un lieu accessible au public. En accord avec les services de la commune, les deux ruches seront installées dans un îlot du Gatineau.

Les ruches doivent être déclarées à la direction des services vétérinaires qui donne un numéro de rucher sans frais et il n'y a pas de déclaration fiscale à faire. Ce lieu, s'il est correctement aménagé suivant le dispositif qui suit, ne présentera aucun danger.



A l'arrière des ruches, une clôture, en fait une haie sèche de 2 m 50 de haut, formera un écran de sécurité et un brise-vent, avec un espace permettant à l'apiculteur de visiter les colonies avec le maximum d'aise, ses interventions se faisant à partir de l'arrière. Devant les ruches et sur les côtés une clôture, formant une haie sèche très aérée d'1 m 75, fera un écran permettant de

*les abeilles noires de  
Patrice Retail  
rentrent à la ruche,  
rando du 1<sup>er</sup> avril  
à la Garnache*

passer à proximité des ruches sans attirer l'attention des gardiennes Le numéro de rucher sera affiché sur la clôture.

A l'intérieur de l'enclos, les ruches sont posées sur des supports de 40 cm pour être à l'abri de la rosée et de l'humidité du sol, en évitant l'obstruction par l'herbe et la gourmandise des crapauds et couleuvres.

L'ouverture des ruches est orientée vers l'est, les abeilles supportant mieux le froid que l'humidité.

Evidemment, nous aurons besoin des services techniques de la commune pour cet aménagement.

Le côté pédagogique : il peut être organisé quelques visites lors d'ouverture des ruches au printemps (surveillance du bon développement du couvain), en été (divisions, transvasement), avant l'hiver (provisions et bon état sanitaire). Je propose de 5 à 10 personnes avec des tenues adaptées pour pouvoir assurer une observation correcte à tous. Bien que non obligatoire, l'assurance est conseillée et peut être couplée avec l'abonnement à une revue apicole.

Maintenant nous espérons une belle vie à Saint Hilaire de Riez pour nos amies ailées et zélées.

Jean-François Fallek



*Rucher cévenol traditionnel*

# JOYEUX ! HILAIRE DE POITIERS

Tel se traduit du latin hilaris le nom du saint patron de notre commune : Hilaire.

Nous ne savons rien de sa nature personnelle mais ce que nous savons, c'est qu'il eut à traiter de sujets religieux et politiques fort sérieux qui ont agité l'occident et l'orient du bassin méditerranéen.

Notre homme voit le jour dans les années 310 soit à Poitiers même (Saint Jérôme) ou dans la région du Layon près d'Angers selon d'autres sources.

Il est issu d'une famille gauloise aisée, patricienne, non convertie au christianisme. Son éducation reçue à Poitiers, grand centre intellectuel à l'époque, est solide et dans la tradition latine. Hilaire étudie les lettres, le grec, la rhétorique et la philosophie. Ses prédispositions à l'art oratoire et à l'écriture sont donc assises sur un socle solide.

Peu soucieux de ressembler aux personnes de sa condition, « d'être riche et de ne rien faire », il cherche un sens à sa vie.

Où se trouve le bonheur pour l'homme ? A quoi sert-il d'exister si l'on doit mourir ? Y-a-t-il un dieu ?

Les philosophes qu'il a lus et étudiés ne répondent pas à ses questions. Il relève trop de contradictions dans leur pensée.

La lecture de l'Ancien Testament (Exode 3.14) apporte un début de réponse à sa quête spirituelle. Dieu témoigne de lui-même : « Je suis ce qui est ». Conquis par cette définition parfaite, sa recherche prend une nouvelle direction. C'est aussi une première étape vers la conversion.

La lecture du prologue de l'évangile selon saint Jean finit de le convaincre et agit sur lui comme une révélation : « Mon âme accueille dans la joie la révélation de ce divin mystère. Car, par la chair, je m'approchais de Dieu, et par la foi j'étais appelé à une nouvelle naissance ».

Sa quête spirituelle trouvant son aboutissement, il se convertit au christianisme et est baptisé vers 345. A la même époque, sa femme et sa fille Abra se convertissent.

Hilaire entreprend d'approfondir ses connaissances théologiques et de transmettre la parole de Dieu, exhortant la population à se convertir. Il fait montre d'une grande exemplarité et d'une grande piété. Il devient prêtre.

Sa renommée est telle qu'à la mort de l'évêque de Poitiers, il est élu par acclamation par les prêtres et le peuple pour le remplacer en 353/354.



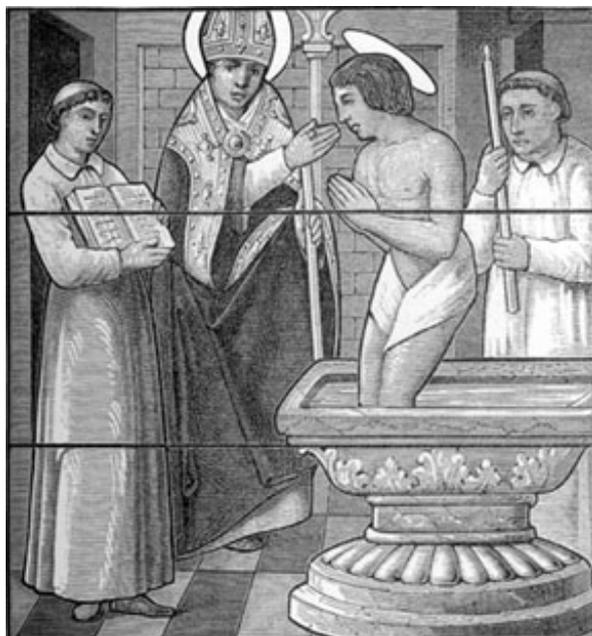
*Hilaire  
intronisé évêque*

Le nouvel évêque de Poitiers définit sa mission : « L'Évêque est placé à la tête de la maison pour veiller aux besoins et aux intérêts du peuple qui lui est confié » et « l'Évêque ne remplit son ministère que s'il fortifie ce qui est faible par un enseignement authentique et adapté ».

Il poursuit la prédication et s'imprègne de la Bible dont il fait un objet de méditation. Il rédige le « Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu » (353/356).

Martin, ancien soldat romain, informé de sa renommée, le rejoint « comme un converti auprès d'un ancien du delta ou du désert ». Il semble que ce dernier reçoit auprès de lui une formation ascétique. Il s'attache à évangéliser les campagnes (les milieux urbains étaient plus facilement accessibles à la prédication chrétienne).

Hilaire ne peut, cependant, pas rester à l'écart du débat dogmatique qui divise les chrétiens alors que le christianisme subit les attermolements des empereurs romains qui hésitent à l'autoriser officiellement dans l'empire face au paganisme encore très fort et au culte solaire recueillant de nombreux adeptes.



*Hilaire baptisant Martin*

L'arianisme (du nom de l'évêque d'Alexandrie, Arius, 256-336) se répand depuis le début du IV<sup>ème</sup> siècle et plus particulièrement en Gaule malgré la condamnation de l'Eglise au concile de Nicée (325). Cette doctrine nie la nature divine de Jésus alors que la position orthodoxe (officielle) du concile de Nicée affirme que celui-ci est à la fois homme et Dieu. C'est dans ce contexte que l'évêque de Poitiers rencontre Athanase d'Alexandrie, combattant de l'hérésie arienne en orient, exilé en occident sur décision de l'empereur et accueilli par Maximin, évêque de Trèves. Comme lui, il combat l'hérésie au point d'être surnommé « l'Athanase de l'occident ».

En 356, au concile de Béziers, il est condamné pour sa foi orthodoxe. Ses détracteurs demandent son exil.

L'empereur Constance II ne supporte pas l'audace d'Hilaire qui plaide la cause d'Athanase d'Alexandrie et réclame le rattachement de l'église de Gaule à l'orthodoxie dans une lettre particulièrement virulente. Celui-ci le bannit en Phrygie (Asie Mineure, la Turquie actuelle) à l'été 356.

Pas abattu, l'exilé s'écrie : « On peut bien exiler les évêques, mais peut-on exiler la Vérité ? ».

Commencent pour Hilaire une activité épistolaire dense avec ses soutiens en Gaule et une activité intellectuelle intense pour faire jaillir la Vérité et rassembler les chrétiens.

Il découvre les auteurs chrétiens de langue grecque qui fortifient ses connaissances.

Libre de ses mouvements, semble-t-il, sur son lieu d'exil, il noue des contacts avec les milieux religieux orientaux majoritairement acquis à l'arianisme. Il parfait sa connaissance des thèses de l'hérésie majoritaire en orient. Il ne cesse alors d'essayer de trouver des convergences ou de rapprocher les points de vue ou d'argumenter sa position, soucieux de l'unité de l'Eglise.

Entre 356 et 359, il rédige son œuvre majeure le *De Trinitate*, « Sur la Trinité ». En douze livres, il réfute les thèses de l'hérésie arienne. Il écrit également des ouvrages en direction des évêques de Gaule dont « le Livre des Synodes ».

Il intervient au concile de Séleucie en septembre 359. Il défend « le mystère du Christ, vrai Dieu et vrai homme » en s'appuyant sur les écritures.

Une délégation d'évêques ariens et orthodoxes partent à Rome pour exposer à l'empereur les résultats du concile. Hilaire fait le voyage avec eux à la fin de l'année 359.

Sa conviction et la solidité théologique de son argumentation sont telles que le trouble s'installe parmi les hérétiques. Les évêques occidentaux sont proches de basculer vers l'orthodoxie lors d'une réunion à Rimini. Le pouvoir politique, l'empereur Constance II, fait pression. Les évêques acceptent une formule dite de Rimini qui peut être qualifiée de pro arienne.

Hilaire ne retourne pas en Phrygie.

Ses détracteurs de l'église orientale ne supportent plus l'influence grandissante « du perturbateur de l'Orient ». Ils demandent à l'empereur de mettre fin à son exil.

En 360, il retrouve Poitiers où il reçoit un accueil triomphal. Il retrouve aussi sa charge d'évêque. Il donne des terres à Martin qui s'installe à Ligugé (361). Des disciples rejoignent ce dernier pour former une communauté à l'origine du premier monastère de la Gaule.

Tenace, Hilaire n'abandonne pas le combat pour la Vérité car il sait pouvoir compter sur des soutiens à sa cause d'autant que le nouvel empereur, Julien (l'Apostat), fait preuve de neutralité dans la controverse avant de retourner au paganisme.

En 361, au concile de Paris, habile diplomate, l'évêque de Poitiers propose une conciliation acceptable par les deux partis. Il ne condamne que les chefs de l'arianisme occidental, fait preuve de compréhension et d'indulgence envers les évêques convertis sous la pression à Rimini. La concorde retrouvée se répand dans toute la Gaule et se propage aux autres régions de la chrétienté, sensibles à cet exemple d'équilibre et de modération.

L'arianisme s'efface progressivement dans l'empire romain mais ne disparaît pas. Les Goths, convertis par un évêque arien, maintiennent et répandent l'arianisme jusqu'au début du moyen âge.

Mais Auxence, évêque de Milan résiste ! Hilaire se rend sur place en 364 et fait tout ce qui est en son pouvoir pour écarter l'intrus. En vain. De retour à Poitiers, il ne lâche pas l'affaire et écrit son « Contre Auxence », ouvrage dans lequel il dénonce les empiètements du pouvoir politique dans les affaires religieuses. Il précise les conditions de l'unité de tous les chrétiens.



La fin de sa vie est plus tranquille mais toujours active.

Soucieux de l'enseignement de ses fidèles, il écrit « Le commentaire sur les Psaumes », « Le traité des Mystères » et des « Hymnes » pour la vie liturgique. Il enseigne la théologie biblique à ses clercs.

*Hilaire et des clercs*

Il se rend de temps à autre, au monastère de Ligugé auprès de son disciple Martin, futur évêque de Tours. Il mène là une vie d'ascèse, s'associe aux prières des moines et les nourrit de son savoir religieux.

Hilaire s'éteint soit le 1<sup>er</sup> novembre 367, soit le 13 janvier 368.

Il est inhumé dans l'église des saints Jean et Paul à Poitiers, aujourd'hui Saint Hilaire le Grand.



*L'église Saint Hilaire le Grand à Poitiers*

Hilaire s'est révélé homme de religion, homme de conviction, homme de conviction dans sa religion. Il fit preuve d'une force de caractère certaine, luttant souvent seul contre tous pour faire valoir ses idées, ne renonçant jamais même devant le pouvoir impérial mais sachant être habile et diplomate.

Laïc puis théologien avant d'être homme d'église, écrivain toujours d'actualité (ses écrits sont toujours édités), il constitue un pont entre les églises catholique et orthodoxe d'aujourd'hui qui le reconnaissent comme Père de l'Eglise. Il est, de plus, élevé au rang de Docteur de l'Eglise par le Pape Pie IX en 1851.

Sa vie personnelle faite de simplicité, d'ascèse, d'exemplarité ne conforte pas forcément la signification du nom qu'il porte. Le sérieux l'emporte assurément sur le joyeux.

Laissons le dernier mot à Jacques de Voragine, dominicain et archevêque de Gênes dans son œuvre « La Légende Dorée » (1261/1266) :

« Hilaire vient d'hilarité parce qu'il servit Dieu avec un cœur plein de joie. Ou bien hilaire vient de altus haut, élevé et ares vertu parce qu'il fut élevé en science et en vertu, durant sa vie. Hilaire viendrait encore de hylé qui veut dire matière primordiale, qui fut obscure, et en effet, dans ses œuvres, il y a grande obscurité et profondeur ».

Alain Mahiet

Sources :

*Précis d'Histoire Romaine (1969)* de M. BORDET

*Rome et les débuts du Moyen Age (1961)* de M.ARONDEL, J.BOUILLON, J.RUDEL

*Un humaniste chrétien. Saint Hilaire de Poitiers (1941)* de G.BARDY. Revue d'Histoire de l'Eglise de France. Tome 27

*Vie de Saint Hilaire. Evêque de Poitiers. Docteur de l'Eglise (1887)* de l'Abbé P.BARBIER

*La Légende Dorée (1261/1266)* de J. de VORAGINE

Sites internet :

*Gallica* , Bibliothèque Nationale de France

*Nominis*, Eglise Catholique / Conférence des Evêques de France

*Eglise Orthodoxe des Gaules*

*Inventaire du Patrimoine de la Région Charente Poitou*

*Vendée catholique*, Portail officiel du diocèse de Luçon

*Vatican*, Portail du Saint Siège

*Jésus Marie*, Dictionnaire de Théologie Catholique

*Editions du Cerf*